

KULTURSEGLER, 30.10.2020

Éblouissante et légère à la fois : *La légende du saint buveur* de Joseph Roth est présentée à la Fabrik jusqu'à dimanche.

De Heidi Jäger

Les comédiens et surtout les spectateurs ont de la chance, ce soir : les premiers vont pouvoir jouer et les autres, assister à l'une des dernières représentations de *La légende du saint buveur* de Joseph Roth, à seulement quelques mètres de distance de la scène. Jusqu'à dimanche, la troupe de théâtre Ton und Kirschen, basée à Werder, présentera sa pièce haute en couleurs à la Fabrik de Potsdam. Dans le respect du protocole sanitaire, les spectateurs vont ainsi pouvoir découvrir l'histoire du clochard parisien Andreas, avant que le monde de l'art ne doive à nouveau quitter la scène.

Le théâtre s'offre aux yeux du public sous sa plus belle forme : léger et profond à la fois. Écrite en 1939, *La légende du saint buveur* est la dernière œuvre de Joseph Roth, qui mourut à l'âge de 44 ans, après avoir sombré dans l'alcoolisme. L'auteur juif, persécuté par les nazis, consacrait ses journées à l'écriture dans des cafés parisiens, un verre de Pernod toujours à portée de main. Il désigna cette fable mélancolique comme son propre testament. Tout comme le protagoniste de son récit, Joseph Roth vagabondait entre deux mondes sans jamais réussir à reprendre pied dans son lieu d'exil.

Pour la mise en scène, le duo artistique formé par Margarete Biereye et David Johnston, qui jouit d'une renommée incontestée dans le milieu du théâtre, est resté fidèle à la délicatesse de la nouvelle tout en l'agrémentant d'une bonne dose de swing.

Le comédien gallois Rob Wyn Jones, qui incarne un saint-buveur déguenillé, mais prêt à tout pour défendre son honneur, a charmé le public. Tous les spectateurs espèrent fébrilement que le sans-abri parviendra enfin à rendre les deux cents francs reçus d'un gentilhomme, dès que sa situation le lui permettra. Andreas s'est engagé à en faire don à Sainte Thérèse de Lisieux. Et il est bien décidé à tenir parole : chose promise, chose due. « J'ai mon honneur », souligne-t-il maintes fois. Malheureusement, Andreas croise sans cesse des bistrots sur son chemin et finit toujours par succomber à la tentation. Encore un dernier schnaps... Et hop, à chaque fois qu'il arrive à l'église, il trouve porte close. Le Pernod lui coule dans la gorge comme la vie lui file entre les doigts. Cette « richesse » tombée du Ciel aurait pourtant pu changer la donne : elle le conduit même dans un salon de coiffure, où le miroir lui renvoie crument l'image de sa propre déchéance. La vie l'emporte inexorablement dans son tourbillon et de fabuleuses images défilent sur scène. Un grand panneau grillagé divisé en trois parties pivote régulièrement pour dévoiler de nouveaux décors : on passe ainsi d'une simple croix, symbolisant une

église, aux lumières vibrantes d'une maison close, en passant par le lit majestueux d'un hôtel de luxe, dans lequel un ancien camarade d'école devenu célèbre héberge Andreas pour un temps.

La magie du spectacle tient à un savant mélange de burlesque, de musique, d'acrobaties, de marionnettes et de fantaisie féérique. Néanmoins, cette mise en scène débordante d'idées est aussi fortement ancrée dans le réel et livre de manière simple une réflexion sur des problématiques telles que la conscience, la séduction, la propriété et la bienséance.

La vitesse à laquelle les sept comédiens se glissent dans la peau de nouveaux personnages, tout en leur conférant du caractère et une âme, ne cesse de surprendre et d'amuser le public tout au long du spectacle.

Il reste encore quelques places pour la représentation d'aujourd'hui et de demain. De quoi finir la saison en beauté avant de faire officiellement tomber le rideau. Espérons qu'il ne reste baissé que provisoirement... En attendant, l'annulation du festival Unidram, qui devait démarrer mardi, nous attriste déjà.